

Tabula rasa

« Ne pas trouver son chemin dans une ville ne signifie pas grand-chose. Mais s'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt demande toute une éducation », écrit Walter Benjamin à propos de Berlin¹ bien avant les dérives parisiennes des situationnistes...

Cette éducation, sentimentale en quelque sorte, d'un passant qui se refuse à n'être qu'un passager, débute fort tôt, sinon dès l'enfance, accompagnée, du moins dans l'adolescence, ce moment où l'essor de la maturité s'accompagne de l'urgence d'un échappement libre.

Paris a été ma ville de naissance, et Nantes celle de mon adolescence. Paris, c'était « la paix », la paix précaire des années 1930, et Nantes, « la guerre », une guerre totale. Entre les deux, j'ai connu l'exode, le

1. Walter Benjamin, « Enfance berlinoise », *Sens unique*, 10/18, 2000.

pèlerinage d'une défaite annoncée, le trajet d'une population affolée par la Cinquième Colonne, et qui fuit sous la hantise d'un ciel envahi par l'ennemi¹.

« La force d'une route de campagne est autre selon qu'on la parcourt à pied ou qu'on la survole en aéroplane. Seul celui qui va sur cette route apprend quelque chose de sa puissance », écrit encore Walter Benjamin².

Cette puissance géodésique, c'est celle du TRAJET, des trajectoires successives d'un corps qui se meut dans l'orientation de sa puissance locomotrice, puisqu'il n'y a de vie que dans les plis³, les plis du terrain qui protège ou les replis d'un cadastre qui surprend nos attentes. En fait, l'espace de la capitale n'a jamais été entier, mais fragmentaire et fragilisé, d'où ses émeutes à répétition, depuis le Moyen Âge jusqu'à Mai 68, en passant par la Commune ou la Révolution.

Lorsque j'observe, par exemple, une vue aérienne de l'Île-de-France, je contemple une agglomération inconnue où je n'ai jamais mis les yeux ni les pieds, et même si le plan de Paris n'est pas le territoire urbain, cette cartographie m'est infiniment plus précieuse

1. Paul Virilio, « Urbain trop urbain », préface de *L'Insécurité du territoire*, Galilée, 1993.

2. Walter Benjamin, « Enfance berlinoise », *Sens unique*, op. cit., p. 115.

3. Henri Michaux, *La Vie dans les plis*, Gallimard, 1949.

que sa vision atmosphérique, puisqu'elle m'indique les ruptures, les brisures de symétrie, en un mot la fractalisation d'un tissu que ne laisse jamais deviner la photographie.

Malgré Haussmann, *Paris n'est pas à ciel ouvert*. Le baron a seulement percé quelques axes visibles à vol d'oiseau, mais il n'a pu trouer durablement la masse anonyme des quartiers de cette *enveloppe de zinc* que des générations de couvreurs ont su jeter sur Paris, tel un bouclier opposé aux traits du regard de la Méduse.

Ici et maintenant, au ras du bitume et de quelques pavés oubliés, il y a non seulement des arrondissements, des îlots, mais des zones d'ombre, « réserves d'urbanité », d'où l'originalité de ces *passages couverts* si bien analysée par Benjamin, le fugueur désespéré, comme par Hugo, l'insurgé des égouts...

Là encore, NANTES complète PARIS, puisque le passage *Pommeraye* rejoint pour moi celui des *Panoramas*, sur les Grands Boulevards. Après LYON, la capitale gallo-romaine et ses *traboules*, Paris a inventé le métropolitain, *une circulation habitable par wagons interposés*, où les stations sont autant de places publiques semi-cylindriques, à l'abri des regards comme des intempéries. Si l'*insulae* romaine, l'îlot, n'était encore qu'un objet immobilier, le tunnel du métro est un trajet pour le mobilier urbain que constitue ce réseau souterrain qui fait de la capitale une gare de triage masquée.

À l'encontre du *périphérique*, « état de siège » permanent de l'urgence automobile des années 1960, le *métropolitain* est une voirie, une bande de roulement continu, que les trottoirs et les escaliers mécaniques de ses correspondances prolongent encore pour les visiteurs de ces catacombes ferroviaires, en attendant que ces dernières ne deviennent, au cours des années 1940, des abris antiaériens...

Mais Paris n'est pas tout, PARIS N'EST PAS TOUT PARIS. Dans ma jeunesse, en 1936, Paris, c'était surtout Clichy et ses manifestations populaires. C'était aussi, non loin de celle de la Grande-Jatte, l'île du « cimetière des chiens » et l'hôpital Beaujon, ma toute première rencontre avec l'architecture moderne. En 1937, c'était aussi l'Exposition universelle, la découverte d'une technique toute-puissante et bientôt terrifiante, dans le face-à-face historique du pavillon de l'Allemagne hitlérienne et de celui de l'Union soviétique.

De Paris à Nantes en 1940 et de Nantes à Paris en 1945, mon retour d'exil m'a ramené jusqu'à Aubervilliers, par-delà les fortifications de la « porte de Berlin », dénommée depuis « de La Villette », à cause des abattoirs, sans doute.

« Ce qui rend à ce point incomparable la toute première vue d'un village, d'une ville dans un paysage, c'est qu'en elle le lointain résonne en commu-

nion très étroite avec le proche. L'accoutumance n'a pas encore fait son œuvre¹. »

Inversement, lorsque la découverte s'est muée en habitude, en accoutumance à l'espace des quartiers et que nous commençons à nous *retrouver*, cette claire vision s'estompe pour laisser place à un aveuglement propice à la reconnaissance automatique des lieux.

Trouver ou retrouver ? Connaître ou reconnaître ? Dans l'intervalle entre ces termes, l'unité perceptive a disparu, la Cité est devenue une agglomération, sorte de « Métacité », mémorial des trajets de l'objet passager que je suis soudain devenu, moi le sujet, ce citadin programmé par sa motricité, tout autant que par le système de voirie des quartiers.

Désormais, le Parisien de naissance devient le réceptacle, le *container* de la capitale nationale... Ma *capacité foncière* est inimaginable : l'orientation des places et des avenues est contenue par ma vitalité, la Cité est présente dans la vivacité de ma mémoire des lieux.

Mieux qu'un téléphone modulaire, j'emporte partout cette « carte mentale ». Au désert comme en Chine, *ma ville est déjà là*, mon domicile est devenu ma domiciliation. Paris est plus qu'un bagage accompagné, *Paris est portable*.

1. Walter Benjamin, « Enfance berlinoise », *Sens unique*, op. cit., p. 154.